

Scanner Mercredi 8 septembre 2010

**C'est pas du TOC**

Par Denis Duboule\*

**Clinique de l'Université Tuft, aux Etats-Unis. Le Dr Nic Dodman prescrit du Prozac aux animaux souffrant de troubles obsessionnels compulsifs (TOC)**

Clinique de l'Université Tuft, aux Etats-Unis. Le Dr Nic Dodman prescrit du Prozac à des patients souffrant de troubles obsessionnels compulsifs (TOC). Theo, paralysé par une présence étrangère ou Quincy, qui geint dès que l'on quitte la pièce. Rien de particulier à cela. Sauf que ces patients lapent et mangent en gamelle: ce sont des chiens.

En effet, les hommes n'ont pas l'exclusivité du TOC. Les dobermans par exemple, ont une fâcheuse tendance à se lécher les pattes jusqu'au sang, un comportement maladif proche de certaines de nos petites manies. Ce véto-psychiatre est donc persuadé que l'étude des comportements anormaux chez les animaux permettra de mieux traiter nos troubles obsessionnels.

Comme les races de chiens sont fortement consanguines, l'idée est de séquencer l'ADN de leurs génomes afin d'associer certaines variations génétiques à tel ou tel TOC. Bref, de la routine. Et, d'ailleurs, cette stratégie s'est déjà révélée payante puisqu'une molécule connue des gens déprimés, la sérotonine, serait en cause chez TOC le chien, ainsi qu'un autre neurotransmetteur insoupçonné, lui: le glutamate. Des essais cliniques sont en cours.

L'avantage des clébard, vous l'aurez noté, c'est qu'on ne leur demande pas leur avis pour une prise de sang. Aucun risque de les offusquer en leur disant qu'ils sont obsédés, alors que ce même type d'étude faite sur des humains ressusciterait l'Inquisition. Imaginez une campagne de séquençage génomique des propriétaires de nains de jardin! Pourtant, ne serait-il pas légitime d'appliquer aux animaux les bénéfices des recherches conduites chez l'homme, plutôt que de faire éternellement l'inverse?

Car quand on se risque dans le bizarre, les bipèdes restent tout de même les champions incontestables. Comités d'éthique: soyez donc plus souple avec les expériences traitant d'obsessions particulièrement sévères! Au hasard, et pour rester à quatre pattes, prenez les détenteurs de molosses: ce besoin pathologique de tenir d'une main maîtresse et virile un animal sélectionné pour mordre, reste l'une des dernières énigmes de la psychiatrie. Les génomes de ces patients et l'état de leurs neurotransmetteurs permettraient probablement de comprendre l'origine de nombreuses névroses, aux deux bouts de la laisse.

Ces études coûteuses pourraient être financées par le nouveau parti politique pour la défense des animaux, dont la Tribune de Genève nous racontait la création à Zurich. Le but annoncé de cette formation politique étant «les élections fédérales» (dixit son président), il est en effet souhaitable que les animaux élus, le cas échéant, soient les moins toqués possible.

\* Directeur du Pôle de recherche national Frontiers in Genetics.

**LE TEMPS © 2009 Le Temps SA**